Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 3 (1870)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN.

THÉOLOGIE.

JACOB JONGENEEL. — NOUVELLES DÉCOUVERTES FAITES DANS LE DOMAINE DE LA CRITIQUE DU TEXTE BIBLIQUE. [1]

M. Jongeneel, avant de quitter son presbytère de Hurwenen (Gueldre) pour aller enseigner l'histoire et la littérature néerlandaise à Déventer, a cru devoir offrir aux amis de la critique biblique quelques échantillons des « découvertes étonnantes » qu'il a faites en explorant le riche domaine de la littérature hébraïque. Comme il estime que son opuscule fraye une voie toute nouvelle à la science, nos lecteurs nous sauront gré du rapide aperçu que nous allons leur donner de son contenu.

L'ambition de M. Jongeneel est de *retrouver la forme sous laquelle le texte de l'Ancien Testament a dû se présenter dans les plus anciens manuscrits,* alors qu'il n'y avait encore ni points-voyelles, ni signes servant à marquer la fin des phrases et des péricopes: car « le but de la critique du texte ne sera pleinement atteint que lorsqu'on en sera venu à se faire la représentation la plus exacte possible de la manière dont le texte était disposé dans les premiers exemplaires. » Or l'auteur croit avoir trouvé le secret de cet arrangement primitif. Il y est arrivé en dirigeant ses observations sur trois points que l'on a négligés jusqu'ici ou que, du moins, on n'a pas pris en considération comme ils le méritaient.

1. *Strophes épiques.* — Il est généralement reconnu aujourd'hui que les parties poétiques de l'Ancien Testament sont disposées par strophes symétriques. Pourquoi n'en serait-il pas de même des parties historiques qui, toutes, tiennent plus ou moins de la nature de l'épo-

[1] *Neue Entdeckungen auf dem Gebiete der biblischen Textkritik.* Proben und Hypothesen von Jacob Jongeneel. Mit IV Tafeln. Leiden, Verlag von J. K. Steenhoff. 1868. — 60 pag. in-8, plus 4 pl. de texte hébreu.

pée, puisqu'il s'y trouve des éléments mythologiques et des dialogues offrant des traces de parallélisme? — Cette hypothèse se recommande par diverses considérations paléographiques, et il n'y a rien dans la tradition talmudique ou masorétique qui lui soit contraire. L'auteur a étudié, à ce point de vue, les livres narratifs (épiques) de l'Ancien Testament, et le résultat de cet examen, c'est que dans bon nombre de chapitres le récit se divise en péricopes ou strophes symétriques, la plupart de douze lignes. Ainsi l'histoire de Samson (Juges XIII-XVI), si on retranche du texte toutes les adjonctions provenant d'un rédacteur secondaire et, par ci par là, quelques membres de phrase qui font l'effet d'être des gloses interpolées par quelque main postérieure, se divise en trente-deux strophes de douze lignes. Ainsi encore le prologue du livre de Job se compose d'une strophe de huit lignes, cinq de douze et une de huit ; l'épilogue de trois strophes de douze lignes.

2. *Colonnes primitives du texte hébreu.* — On sait que sur les rouleaux de parchemin, le texte était disposé par colonnes. Pour se faire une idée exacte de la forme primitive du texte, il importe donc quand on a devant soi un texte rangé par strophes, de savoir comment il était distribué en colonnes, quelle était la hauteur de ces colonnes dans les plus anciens manuscrits. Il est probable qu'il existait une mesure moyenne pour la hauteur du parchemin, ou un nombre plus ou moins fixe de lignes par colonne. Comment arriver à retrouver cette moyenne ou ce nombre déterminé de lignes? Cela n'est possible que lorsqu'on a à faire à un morceau dont le contenu présente des subdivisions symétriques d'une certaine étendue, par exemple des chapitres de même longueur, ou bien une réunion de strophes formant ensemble un groupe ; il est probable, en effet, que la fin d'une colonne aura coïncidé autant que possible avec une fin de chapitre ou avec la fin d'un groupe. — L'auteur pense que la solution de ce problème serait d'un grand avantage pour la critique, parce que si, dans tel ou tel morceau, il se rencontrait des colonnes d'inégale longueur, on pourrait en conclure avec assez de certitude que l'on a affaire à des documents de provenance différente. — Les rouleaux juifs de la loi que M. Jongeneel a eu l'occasion de voir, renferment environ soixante lignes par colonne; d'après les échantillons de colonnes qu'il a fait imprimer à la fin de son opuscule, comme résultant de ses propres recherches, le nombre des lignes aurait été moins considérable. Ainsi le « mythe de la création du monde » (Gen. I, 1 à II, 3) aurait formé, selon lui, trois colonnes de quarante ou quarante-une lignes : 1° co-

lonne: chap. I, 1-13 l'œuvre des trois premiers jours; 2me colonne: chap. I, 14-25 l'œuvre du quatrième et du cinqième jour et la création des animaux; 3me colonne: chap. I, 26-II, 3: création de l'homme et sabbat. Cette disposition lui paraît d'autant plus exacte qu'il y a corrélation entre le contenu de certaines lignes de l'une des colonnes et celui des lignes correspondantes de la colonne parallèle (par exemple entre les lignes neuf et dix de la 1re colonne et celles de la 2me. Chap. I, 5 et I, 16.)

3. *Acrostiches et anagrammes.* — Les psaumes alphabétiques prouvent que les écrivains israélites connaissaient ces jeux de lettres, et l'étude du texte, lorsqu'on a eu soin de le disposer convenablement par lignes strophiques, montre qu'ils les pratiquaient sur une large échelle. Dans les planches qui sont annexées à son écrit et où divers morceaux de l'Ancien Testament sont transcrits strophiquement, l'auteur a indiqué par des types coloriés (rouges et bleus) les lettres tant initiales que finales de certaines lignes qui, selon lui, forment des acrostiches; les unes, quand on les lit en allant du haut en bas, les autres dans les deux sens. Au moyen de ce procédé tout nouveau, M. Jongeneel arrive à des découvertes réellement « étonnantes. » En effet, si l'auteur avait raison, ces acrostiches et anagrammes révéleraient, dans certains cas, en termes concis et énigmatiques, le sens caché du morceau dont les lettres qui servent à les former font partie. On découvre, par exemple, par ce nouveau système de déchiffrement, le vrai sens de l'histoire de la tour de Babel. (Gen. XI, 1-9.) M. Jongeneel nous apprend que cette histoire, sous la forme d'une antique tradition, n'est autre chose qu'une prophétie contre Babel et en même temps une prophétie cachée, dirigée contre le pharaon Nécho qui venait d'être battu à Karkémish, en 603 avant Jésus-Christ.

Dans les derniers paragraphes de son opuscule, l'auteur exerce sa sagacité sur plusieurs points qui touchent à l'histoire du texte du Nouveau Testament. Il montre, entr'autres, que dans les évangiles également on retrouve le principe de la division strophique. — *Sed sapienti sat.*

H. V.

NIPPOLD. — MANUEL D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE CONTEMPORAINE.[1]

L'ouvrage que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs se divise en trois livres. Le premier renferme un exposé de la situation de l'église chrétienne à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle jusqu'en 1814; le second, l'histoire du catholicisme de 1814 à 1867; le troisième, enfin, celle du protestantisme pendant la même période, et un court appendice sur l'église grecque. Nous ne nous occuperons ici que des deux premiers livres, et encore nous bornerons-nous à citer ou à résumer quelques-uns des jugements de M. Nippold, nous attachant ainsi uniquement à donner une idée de l'esprit qui anime son ouvrage sans entrer dans le récit détaillé d'événements connus de tous nos lecteurs.

Occupons-nous d'abord du catholicisme.

Après avoir raconté la rentrée du pape Pie VII à Rome, en 1814, et son rétablissement sur le siége de Saint-Pierre, M. Nippold se demande quelle devait être désormais la ligne de conduite de la papauté restaurée.

« Depuis la brillante période de la domination des papes au moyen-âge, les esprits n'avaient jamais été mieux disposés qu'en 1814 en faveur du représentant de Christ sur la terre. La question qui se posait alors était celle-ci : La papauté pourrait-elle reprendre une position semblable à celle qu'elle occupait au moyen-âge, époque où l'église avait su s'emparer de la direction des idées? N'était-il pas possible au pape de se mettre de nouveau à la tête du mouvement qui agitait les peuples? C'était le temps où la restauration de l'ancien ordre de choses, jointe à la persistance des idées nouvelles, faisait naître partout le besoin d'un compromis entre le passé et le présent, et surtout d'un régime constitutionnel et représentatif. N'était-il donc pas possible au pape de prendre l'initiative, et, en sa qualité de souverain pasteur de la chrétienté, d'inviter les princes à accomplir le vœu général? Certainement le saint-père aurait acquis par là de durables sympathies; peut-être se serait-il même rendu maître du mouvement, comme ses grands prédécesseurs du moyen-âge le furent autrefois dans la lutte entre les princes et les peuples. Nous avons vu, il est vrai, trente ans plus tard, après que le saint-siége eut marché pendant de longues années à la tête de la réaction, l'essai de pontificat

[1] *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, von Fr. Nippold. 1867. 1 vol. in-8° de XV et 484 pag.

libéral de Pie IX aboutir à un complet échec. Mais n'est-il pas permis de croire qu'une semblable tentative eût été pour Pie VII, en 1814, bien plus facile à exécuter qu'elle ne le fut pour son successeur. Cette appréciation, si naturelle qu'elle soit, ne résiste pas à l'examen.

Au moyen-âge, le pape était à la tête du mouvement intellectuel? parce que l'église était à cette époque le foyer de la civilisation. Il était donc naturel que le saint-siége se fît l'organe des idées dominantes et que par ses appels à prendre la croix pour la gloire de Dieu et de son église, il se rendît redoutable aux princes temporels, tandis que sa cause devenait celle du peuple. Mais, en 1814, une telle position n'était plus tenable. Depuis la réformation le siége de Rome s'était toujours étroitement uni à toutes les tendances opposées aux vœux des populations. Le même esprit qui, par l'encyclique de 1864, a déclaré une guerre à mort aux aspirations libérales de notre époque, élevait déjà, en 1814, une barrière infranchissable entre la papauté et la société civile. Il était donc impossible au saint-père de donner satisfaction aux vœux du monde moderne; car le libéralisme politique s'unit presque toujours à une liberté de pensée plus grande que le catholicisme ne peut l'admettre. Un peuple libre ne saurait mettre d'obstacle à la diffusion des lumières; jouissant de la liberté dans l'état, il est naturellement conduit à la désirer dans l'église. Ainsi, la papauté restaurée ne pouvait que prendre une attitude hostile à l'égard de tendances si étroitement unies à l'esprit révolutionnaire que cet esprit lui-même a cherché à porter le coup de mort au pontificat romain. Ce n'est donc pas chose étonnante de voir le pape, dès sa restauration, effacer autant que possible les traces de la révolution et de la domination napoléonienne, et rétablir en tout point l'ancien ordre de choses. »

Le saint-siége fut du reste puissamment secondé dans l'exécution de sa tâche par l'ordre des jésuites. En effet, cette société, rétablie par Pie VII, gagna peu à peu aux idées ultramontaines la majeure partie de l'épiscopat et amena, en plusieurs pays, la conclusioen de concordats conformes aux prétentions de la curie romaine. D'un autre côté, la mauvaise administration des états pontificaux et les manœuvres politiques de la société de Jésus ont enlevé peu à peu au catholicisme, surtout dans les pays de race romane, les sympathies des classes éclairées et ont abouti en définitive aux événements de 1859.

« Toutefois le catholicisme est aujourd'hui et restera probablement la plus considérable des confessions chrétiennes. En effet, l'espérance dont on s'était flatté de voir l'Italie et l'Espagne passer au protestan-

tisme est tout aussi peu fondée, aux yeux d'un observateur calme et sans passion, que celle de Manning qui annonçait naguère la défaite de l'hérésie. Le vent continuera à souffler où il veut, l'esprit de Christ à se manifester de diverses manières, et le royaume de Dieu à recruter, dans les différentes églises, de sincères adhérents.

La pleine liberté de rechercher cet esprit sous les formes parfois étranges ou bizarres qui l'enveloppent est un avantage que l'historien protestant ne se laissera point enlever; mais une telle impartialité est tout à fait étrangère au catholicisme conséquent. Non-seulement le croyant protestant sait fort bien qu'il rend hommage à sa propre foi en reconnaissant que le catholicisme a eu dans le passé sa raison d'être ; mais encore il voit dans la forme catholique de la vie religieuse une dispensation de la providence et non point un effet du hasard. Ainsi, par exemple, bien que nous voyions avec regret les sœurs de charité devenir, dans certains cas, l'avant-garde des jésuites, cela ne nous empêche point d'admirer leur bienfaisante activité. Quoique nous ne puissions reconnaître dans l'observance de certaines pratiques le culte en esprit et en vérité, nous n'en tiendrons pas moins pour sincère le sentiment pieux qu'elles expriment. Lors même que le monachisme nous paraît contraire à la vraie destination de l'homme, nous ne refuserons pas notre admiration aux grands exemples d'abnégation donnés par certains moines. Le même principe doit nous porter à rendre un juste hommage à l'art et à la science catholiques, aux créations d'un Overbeck, aux travaux des oratoriens, à l'activité missionnaire de l'église et à ses efforts pour civiliser des peuplades sauvages. Enfin, bien que nous estimions pardessus tout, en qualité de protestants, une conviction religieuse librement acquise, nous saurons aussi reconnaître ce qu'il y a de grand dans l'humble soumission de la pensée individuelle à l'autorité objective de l'église, quelque soit d'ailleurs le jugement que nous portions sur cette autorité. Ainsi, d'après la belle expression de Hase, à côté de Luther à la diète de Worms, Fénelon lisant à son troupeau sa propre condamnation pourra toujours être cité comme un modèle de vraie piété.

Mais si nous nous sentons attirés par la grandeur morale qui peut se trouver dans l'ancien catholicisme, nous n'éprouvons que de la répulsion pour l'influence immorale du jésuitisme moderne. Tandis que l'on peut ressentir de la sympathie pour l'un, on ne saurait faire à l'autre une trop vive opposition. Un parti religieux qui s'est fait l'instigateur des horribles scènes de Barletta en Italie, de la persé-

cution des juifs en Bohême, de celle des protestants dans le Tyrol; un parti qui, en Espagne et en France, invente chaque jour de nouveaux miracles, qui démoralise le peuple par ses pèlerinages dans les contrées catholiques et par ses scandaleux moyens de prosélytisme dans les pays mixtes; un parti qui se montre rétrograde lorsqu'il a la force en main et révolutionnaire lorsqu'il est en minorité; un parti si peu soucieux de régénération morale qu'il inspire le journalisme le plus éhonté; un tel parti, disons-nous, ne saurait être trop vivement condamné en vertu du principe: « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. »

Cependant, si d'un côté le protestant doit déplorer la situation du catholicisme contemporain dominé par des influences aussi corruptrices, de l'autre il ne manque pas parmi les catholiques de gens qui ont l'oeil ouvert sur les tristes résultats de cette suprématie du jésuitisme. Un Alban Stolz ne voit, à la vérité, dans une pareille situation que des sujets de se réjouir, demande à grands cris que l'on continue dans cette voie, et considère l'augmentation du nombre des moines et des nonnes, comme le trait le plus saillant de la vie religieuse actuelle. Mais un Haneberg se plaint avec amertume de l'anéantissement des belles espérances que l'on avait conçues après la guerre de l'indépendance. Même un Michelis commence à attaquer l'ultramontanisme, et à signaler le danger de confondre la forme de l'église avec son essence et de tomber ainsi dans un fâcheux pharisaïsme Du reste, ce n'est que lorsqu'il aura reconnu l'influence pernicieuse que la société de Jésus exerce dans son sein, que le catholicisme pourra espérer de meilleurs jours..... La protestation de plus en plus vive de la conscience des peuples catholiques contre l'immoralité des disciples de Loyola peut seule rendre à leur église une action vraiment féconde sur la société moderne. »

Si maintenant nous passons du catholicisme au protestantisme, nous y trouvons, du moins en Allemagne, une tendance rétrograde assez semblable à celle qui se produit à la même époque dans l'église romaine. La science théologique contemporaine, dont Schleiermacher peut être considéré comme le père, apporte, à la vérité, dans toutes les disciplines, un libre esprit de recherche et examine toutes les questions au flambeau de la critique. Mais si, dans l'école, les opinions les plus diverses se font jour sans entrave et se développent en toute liberté, dans l'église, au contraire, domine une orthodoxie étroite et intolérante. Cette orthodoxie, produit de l'ancien piétisme et du réveil religieux qui suivit les guerres de l'indépendance, trouva bientôt dans Hengstenberg son chef et dans la *Gazette évangélique* son or-

gane. Le journal du célèbre professeur berlinois n'a cessé en effet de lancer l'anathème contre la science incrédule de notre temps, et de réclamer l'appui du bras séculier pour purger l'église et l'école des docteurs hérétiques.

L'avénement au trône de Frédéric-Guillaume IV donna au parti l'appui extérieur qu'il réclamait et lui permit d'exécuter son plan. Les événements de 1848 et la réaction politique et religieuse qui en fut la suite, vinrent encore augmenter l'influence d'Hengstenberg et de ses amis qui, dès lors tout-puissants, purent sans obstacle donner carrière à leur esprit de domination.

Les conséquences de ce triste état de choses n'ont pas tardé à se faire sentir. Tandis qu'autrefois le clergé se recrutait surtout dans la classe moyenne et cultivée, aujourd'hui, particulièrement dans l'Allemagne du nord, la plupart de ses membres sont des fils de paysans et de journaliers, qui, adoptant les idées des nobles leurs patrons, deviennent les défenseurs d'un conservatisme étroit et borné. De telles gens manquent naturellement de la culture et du tact nécessaires à l'exercice de leurs fonctions pastorales. Hengstenberg lui-même, dans son introduction à son commentaire sur St.-Jean, en est réduit à déplorer le peu de sens scientifique dont font preuve ses pasteurs. A cela s'ajoute l'indifférence toujours plus grande des troupeaux pour la vie de l'église, la multiplication des sectes qui se disent toutes être la vraie église de Christ sur la terre, et regardent comme leur devoir de se séparer des enfants du monde et de Satan, enfin un grand nombre de conversions du luthéranisme au catholicisme, surtout dans les hautes sphères de la société. En somme on peut dire que l'église, ayant fait divorce avec la culture moderne, voit de plus en plus la meilleure partie de la nation se séparer d'elle et, en Allemagne comme en France, les classes cultivées s'éloigner à grands pas de la religion officielle.

Mais si, d'une part, l'on constate une grande animosité contre l'église, de l'autre il serait injuste de prétendre que la société actuelle soit sans religion. On peut dire avec M. Pécaut que l'essence de cette religion moderne est l'idée chrétienne de Dieu, et la foi à un ordre moral universel, foi qui se retrouve chez les coryphées de la civilisation contemporaine.

En somme nos mœurs sont meilleures que celles des âges précédents. Les établissements de bienfaisance n'ont jamais été plus nombreux que de nos jours, et même la dernière grande guerre a été conduite avec une humanité tout à fait inconnue dans l'âge d'or de l'orthodoxie. Mais la société actuelle est loin encore d'être parfaite. La

prostitution, le goût du jeu et de la boisson, l'amour de l'argent, exercent trop de ravages parmi nous, pour qu'il soit possible de mettre en doute l'existence du péché. Là où l'on rejette le christianisme comme un point de vue dépassé, pour se disputer l'empire des intelligences, il ne reste plus que le matérialisme et le spiritisme, et l'on voit souvent l'athéisme s'allier à la superstition. Trop souvent aussi l'animosité contre l'église et l'orthodoxie conduit de nobles esprits à haïr le christianisme lui-même.

Toutefois l'*ère nouvelle,* amenée par l'avénement au trône du roi Guillaume Ier, paraît devoir être pour l'église évangélique allemande l'aurore de jours meilleurs. Déjà la domination de l'orthodoxie berlinoise semble fort ébranlée. Les louables efforts de Schenkel sont parvenus à doter l'église badoise d'une constitution mieux adaptée aux besoins actuels et qui donne aux troupeaux leur légitime part d'action dans l'administration des affaires ecclésiastiques. L'association protestante, en se donnant pour mission de rattacher de nouveau la nation à l'église et de réconcilier le christianisme et la science, a entrepris une œuvre urgente. Ajoutons encore que les circonstances politiques paraissent devoir favoriser ses efforts. Puisse la journée du 3 juillet 1866, qui a brisé le pouvoir de l'ultramontanisme en Allemagne, être pour l'église comme pour la nation le point de départ d'une vie nouvelle!

Après nous avoir présenté avec d'assez grands détails l'histoire de l'église évangélique allemande pendant les cinquante dernières années, M. Nippold jette ensuite un coup d'œil sur celle du protestantisme dans les autres contrées soit d'Europe, soit d'Amérique. Pour terminer notre compte-rendu, nous extrayons de cette partie de son ouvrage son jugement sur Alexandre Vinet.

« L'idée principale de l'apologétique de Vinet est celle de l'affinité naturelle qui existe entre la conscience humaine et l'évangile. La preuve de la vérité du christianisme se trouve pour lui dans l'harmonie de celui-ci avec les besoins les plus intimes du cœur humain. Des preuves extérieures sont impuissantes à démontrer la vérité du christianisme. Pour la comprendre, l'homme doit entrer en contact direct avec l'évangile. Alors se justifie le *testimonium animæ naturaliter christianæ*, que Tertullien, Clément et Origène avaient déjà pressenti. Vinet ne met l'accent ni sur l'intelligence, ni sur le sentiment, mais sur la conscience morale et la volonté; l'élément intellectuel cède chez lui le pas à l'élément moral subjectif. Les dogmes purement spéculatifs et la partie surnaturelle proprement dite du christianisme

le laissent assez indifférent, bien qu'il maintienne, pour ce qui le concerne, la nécessité d'une révélation surnaturelle. Le peu d'importance qu'il accorde à ces parties de la dogmatique lui a même donné une réputation de rationalisme et a, en tout cas, beaucoup contribué au développement de la théologie nouvelle. Il refusa d'entrer dans l'alliance évangélique parce qu'il ne pouvait accepter le dogme de l'expiation par une satisfaction étrangère. Mais cela prouve seulement que sa foi personnelle était d'un plus solide calibre que celle des croyants à la mode du jour. Quant à sa dogmatique, Vinet, considéré au point de vue d'une orthodoxie stricte, est aussi un pernicieux hérétique. Sa dogmatique n'est au fond que de la morale. La personne du Christ, considérée sous le point de vue psychologique, en est le centre. La sanctification subjective et non l'expiation objective est pour lui la chose principale. Il se place par là en opposition directe avec l'anthropologie calviniste, et relève le plus possible l'activité propre de l'homme. Il insiste sur le fait que, même après la chute, il nous reste une réceptivité pour l'influence de la grâce. La foi est avant tout l'affaire de la volonté, un acte moral ; ainsi ce n'est que la foi qui se manifeste par les œuvres qui peut justifier. Un trait caractéristique de sa manière de voir, c'est qu'il remplace les termes consacrés : justifier, justification, par ceux moins dogmatiques de sauver, salut. De plus et en opposition avec l'antinomianisme du réveil, il insiste avant tout sur l'éternelle valeur de la loi morale.

Dans le domaine de la théologie pratique Vinet a produit trois ouvrages importants : une *Théologie pastorale*, une *Homilétique* et une *Histoire de la prédication*. Il est à peine besoin de dire qu'il ne reconnaît pas formellement l'institution divine du ministère qui est pour lui un produit nécessaire de la vie de l'église. Palmer a qualifié sa théologie pastorale de noble pendant de celle du luthérien Harms ; on peut comparer son homilétique à celle de Théremin. En opposition complète avec la théorie de l'improvisation des méthodistes, il insiste sur la nécessité d'une prédication préparée avec soin, et empreinte de l'individualité du prédicateur. M. Edmond Schérer a décrit avec un égal enthousiasme, sa prédication partant toujours d'une explication morale des dogmes et sa noble attitude en chaire. Du reste les partisans du conservatisme théologique se sont nourris de ses idées aussi bien que ceux de l'extrême gauche, et l'on peut dire que cette influence de Vinet sur les diverses écoles qui lui ont succédé est encore un point qui le rapproche de Schleiermacher.

Toutefois c'est l'église libre de sa patrie qui est devenue la vérita-

ble héritière de ses idées. Cette communauté qui compte à peine six mille âmes, est une église si éthérée que l'on trouverait avec peine une seconde qui lui fût semblable. Les noms de ses principaux chefs : Chappuis, Vulliemin, Bridel et Scholl, Mestral et Chatelanat, jouissent au loin d'une bonne réputation, et l'organe de l'église, *Le chrétien évangélique au XIXe siècle*, peut, pour la forme et le fond, soutenir la comparaison avec tout autre journal religieux. D'autres cantons suisses, particulièrement Berne et Neuchâtel, ont vu se former des églises libres alliées à l'église vaudoise, et toutes ces églises se distinguent avantageusement de celles de Genève par la supériorité morale, dont elles sont redevables à Vinet. D'un autre côté, l'église nationale, fort éprouvée, à la suite de la sécession, par la perte de ses meilleurs ecclésiastiques, s'est sensiblement relevée dans le cours des dernières années, et l'amère hostilité des premiers jours a plutôt fait place à de paisibles rapports réciproques. Au reste ces églises correspondent toutes deux aux dons particuliers de l'esprit romand, et l'étranger n'apprend nulle part mieux que là à reconnaître que les divers charismes nationaux ont chacun leur tâche à remplir et leur raison d'être dans le royaume de Dieu. »

AUG. HUC-MAZELET.

G^me PRESSEL. — COMMENTAIRE SUR LES ÉCRITS DES PROPHÈTES AGGÉE, ZACHARIE ET MALACHIE [1].

Au moment de mettre sous presse, nous recevons, trop tard pour en prendre entièrement connaissance, cet ouvrage de M. le pasteur Pressel, auteur de nombreux articles sur l'Ancien Testament dans la *Real Encyclopaedie* d'Herzog, et bien connu des visiteurs étrangers de l'université de Tubingue.

Dans une préface, M. Pressel donne à entendre que son commentaire était destiné à un autre mode de publication — il devait, si nous sommes bien informé, prendre place dans le *Bibelwerk* de Lange — et qu'il porte encore « quelques restes de la coque brisée, attachés aux pieds de l'oiseau librement envolé. » Ce qui a suscité à l'ouvrage, tout orthodoxe qu'il est d'ailleurs quant à l'esprit général, les difficultés qui ont modifié sa voie, c'est : 1° la conviction du commentateur

[1] *Commentar zu den Schriften der Propheten Haggai, Sacharja und Maleachi*, von Wilhelm Pressel, Pfarrer in Wankheim bei Tübingen ; Gotha 1870, in-8 de 454 pages

que les six derniers chapitres du prophète Zacharie ne sont pas de l'auteur, postérieur à l'exil, des huit premiers, mais d'un prophète antérieur; 2° l'interprétation de quelques passages des trois livres, qui, rapportée à l'histoire contemporaine, a été regardée comme manquant d'une couleur suffisamment messianique.

Voici maintenant le contenu de l'ouvrage.

Dans une introduction, commune aux trois prophètes (pag. 1-48) l'auteur étudie successivement:

1° La littérature du sujet, riche nomenclature où figurent d'abord les travaux généraux, principalement sur les douze petits prophètes, puis les travaux spéciaux sur les trois prophètes en bloc ou sur chacun d'eux séparément;

2° Le fond historique: la restauration, la colonie de Jérusalem sous les rois perses depuis Cyrus jusqu'à Artaxerxès, et depuis Zorababel jusqu'à Néhémie;

3° La langue, dont le mérite esthétique est relevé vis-à-vis des dépréciations courantes;

4° La composition, c'est-à-dire le plan détaillé des trois écrits;

5° L'auteur des six derniers chapitres (IX-XIV) du livre de Zacharie. L'introduction raconte l'histoire des opinions sur leur origine, d'abord réputée du même écrivain que les huit premiers, puis rapportée à une date antérieure à l'exil, et attribuée tantôt à deux prophètes, tantôt à un seul. M. Pressel se range à ce dernier avis. Il croit que l'auteur unique, antérieur à l'exil, doit être le prophète Zacharie, fils de Barachie (singulière ressemblance avec le Zacharie de la restauration) qui vivait sous le roi Achas et qui était ami d'Esaïe. (Esaïe VIII, 2.) Cette affirmation est établie dans le cours de la partie exégétique.

Suit le commentaire proprement dit sur chacun des trois prophètes. Le livre d'Aggée est divisé en quatre discours: de censure (chap. I); de consolation (II, 1-9); d'enseignement (II, 10-19); de grâce (II, 20-23). Celui de Zacharie se partage naturellement en deux parties: dans la première, les huit visions nocturnes des premiers chapitres; dans la seconde, soit les six derniers chapitres, l'appel à Ephraïm pour revenir à Jehovah et se réunir de nouveau à Juda; l'annonce du jugement final à Jérusalem. Le livre de Malachie est divisé en trois fragments: l'introduction (I, 1-5); la censure des abus dominants (I, 6; II, — 17); l'annonce du jour du Seigneur, de son jugement et de son précurseur (chap. III).

Le commentaire de ces livres et de leurs subdivisions suit une marche uniforme. Après la traduction de chaque morceau, viennent:

1° *les explications exégétiques ;* 2° *les pensées théologiques fondamentales,* énumérées et développées; 3° *des indications homilétiques,* c'est-à-dire le thème oratoire renfermé dans le morceau et un ou plusieurs plans d'homélies: nouveauté originale et intéressante.

Nous indiquons, mais sans pouvoir en donner ici l'exposé, comme particulièrement dignes d'attention, les opinions de l'auteur: sur la part de l'objectivité et de la subjectivité dans les visions de Zacharie, pag. 123 et suiv., — sur le sens et les combinaisons des huit visions, pag. 128-130, — sur l'Ange de Jehovah, pag. 137 et suiv., — sur le Satan de l'Ancien Testament, différent de l'Ahriman zoroastrique pag. 183 et suiv., — sur le rôle d'Israël dans la chrétienté, pag. 258 259, — sur le pays de Hadrach, c'est-à-dire, les environs de Damas pag. 263 et suiv., — sur le roi qui vient à Sion, ayant pour monture le poulain d'une ânesse, (Zach. IX, 9) : c'est Ezéchias, pag. 280 et suiv. — sur la portée historique du mot Javan, et les relations des Juifs et des Grecs antérieurement à l'exil, pag. 286 et suiv., — sur le chapitre XI, les trois mauvais pasteurs, qui sont les derniers chefs du royaume de Samarie: Osée, son premier prêtre et son prophète de cour; les trente pièces d'argent, qui sont le salaire du prophète, jetées dans la fente de la caisse du temple, pag. 308 et suiv., — sur la messianité du chapitre XI, pag. 318, 319, — sur l'importance de l'époque d'Ezéchias, temps de réformation (XII, 10-14), pag. 327 et suiv., — sur le martyre de Zacharie, « moi, celui qu'ils ont transpercé» (XII, 10) pag. 329, — sur le pasteur frappé (XIII, 7-9), qui est Josias, pag. 343 et suiv., — sur la découverte des restes d'un établissement de Juifs de l'exil en Chine, avant la ruine de Jérusalem (?), note curieuse pag. 393, 394, — sur l'Ange de l'alliance, identique à l'Ange de Jehovah (Malach. III, 1-5), pag. 417 et suiv., — sur l'application prophétique du passage (III, 1-5) au double avénement du Christ, pag. 425, — sur le prophète Elie, type du précurseur, mais non pas reparaissant en chair ,pag. 446, 447.

Sans prétendre en aucune façon apprécier ici cet ouvrage, nous nous bornons à en indiquer les caractères distinctifs: tendance orthodoxe indépendante, exposition exégétique ample, avec une énumération complète des opinions des commentateurs; méthode et symétrie; mise en relief des éléments théologiques et homilétiques; clarté, point de fatigantes abréviations, un style facile, le ton d'un commentaire à la fois scientifique et édifiant.

A. Bouvier.